

grisélidis réal

cales



mémoires
de l'inachevé

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS VERTICALES

Le noir est une couleur, 2005; *Folio n° 4646*, 2007

Carnet de bal d'une courtisane, coll. «*Minimales*», 2005

La Passe imaginaire, 2006

Les Sphinx, 2006

Suis-je encore vivante?, 2008

mémoires de l'inachevé
(1954-1993)

grisélidis réal

mémoires de l'inachevé

(1954-1993)

*textes rassemblés & présentés par yves pagès
en collaboration avec jeanne guyon*

verticales

Cet ouvrage est publié avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste.

La Fondation d'entreprise La Poste a pour objectif de soutenir l'expression écrite en aidant l'édition de correspondances, en favorisant les manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture, en encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique et en s'engageant en faveur des exclus de la pratique, de la maîtrise et du plaisir de l'expression écrite.

www.fondationlaposte.org



Droits réservés pour les documents reproduits
ayants droit Grisélidis Réal.

© Éditions Gallimard, octobre 2011.

AVANT-PROPOS

À l'heure de sa mort, le 31 mai 2005, l'écrivain et prostituée Grisélidis Réal emportait avec elle bien des secrets d'une existence scandaleuse, non sans avoir accumulé dans son petit appartement genevois une masse de documents où les photos, dessins, tracts et coupures de presse voisinaient avec des poèmes manuscrits, des liasses de brouillons plus ou moins paginés, des projets demeurés à l'état d'esquisse, diverses versions d'un même article, quelques tapuscrits complets et un vrac de lettres de sa main, photocopiées pour mémoire. À ses quatre enfants est revenue la tâche délicate d'opérer un premier classement, avant que les Archives littéraires suisses (ALS) n'entament un fastidieux inventaire. En allant puiser à cette source, on aurait pu se contenter de repérer l'ensemble des textes inédits et, faute d'en connaître la date ou la destination, de les éditer pêle-mêle, selon un ordre arbitraire. Mais opter pour une telle compilation, animée par un souci d'exhaustivité, c'était risquer le syndrome du « fond de tiroir ». Pour ne garder que le meilleur de sa prose, on a préféré trancher dans le vif en écartant les ébauches trop maladroitement précoces ou définitivement inabouties, les variantes d'articles recyclés presque à l'identique ou l'immense majorité des poèmes qui, à nos yeux, devraient un jour faire l'objet d'un recueil à part chez un éditeur spécialisé.

Un second vivier restait à explorer au sein de la foisonnante correspondance que Grisélidis Réal n'a cessé d'entretenir depuis les années 50 avec des proches de tout acabit, des plus illustres aux plus réprouvés. Dès lors on risquait un autre écueil, l'embarras du choix. Comment s'en tenir au strict essentiel, et selon quels critères? Problème a priori insoluble si l'auteur de ces courriers ne nous avait pas préparé le terrain, et facilité la tâche, en élisant au fil du temps tel ou tel confident attitré auquel elle réservait les épisodes successifs de ses aventures. Parmi ses destinataires figurent quelques personnalités de renom, dont l'écrivain Maurice Chappaz, le peintre et poète Henri Noverraz, la photographe Suzi Pilet, les éditeurs Bertil Galland et André Balland, mais aussi sa sœur cadette Corinne Beutler-Réal, plusieurs amants mémorables, notamment le gigolo tunisien Hassine Ahmed, ou Tania, une adolescente fugueuse et future prostituée. Au total, plus d'une centaine de lettres fournissent la matière principale de l'ouvrage, lui donnent sa cohérence chronologique. Et c'est très naturellement que se dessine, au fur et à mesure des extraits reproduits, un véritable récit autobiographique... en pointillé. Celui dont l'écrivain épistolaire posait les jalons, dans l'intervalle de ses textes publiés, sans parvenir à en recomposer l'ensemble d'une seule traite romanesque. C'est ici chose faite, en espérant du moins avoir su respecter de si secrètes consignes à la lettre.

Quant au titre de l'ouvrage, il n'est pas de notre fait, mais emprunté à une liste de titres provisoires établie par l'auteur alors que se profilait à l'horizon la parution des Sphinx, le deuxième volume de sa correspondance avec Jean-Luc Hennig. Mémoires de l'inachevé donc, on ne pouvait rêver mieux.

Quelques précisions de méthode, enfin. Pour préserver ici et là des informations à caractère privé ou des passages aux références confuses, il a fallu procéder à des coupes, indiquées par des points de suspension entre crochets. De même, il a fallu rectifier certains helvétismes ou tournures fautives et abréger les formules de politesse qui avaient tendance à se répéter en cascade. Pour éclairer quelques noms de personnes citées, leur première occurrence est suivie d'un astérisque qui renvoie à un index détaillé en fin d'ouvrage. Mais dans le souci de ne pas brouiller la lecture de ce volume, l'appareil critique a été réduit à sa plus simple expression. Restait cependant à mettre en lumière les ellipses, rebondissements et détours d'un itinéraire de vie hors du commun pour saisir l'envers du décor de ces écrits lacunaires. Entre 1954 et 1993, cinq segments biographiques distincts ont ainsi émergé qu'il a semblé utile d'introduire par une brève mise au point factuelle.

Espérons qu'avec cet ultime ouvrage de Grisélidis Réal, chacun fera la part des origines cachées et des recoins obscurs d'une aventure humaine riche en événements dramatiques et contradictions intimes. On y verra apparaître une mère aussi aimante que fuyante, un être d'appétit charnel quoique de santé précaire, une artiste contrariée mais toujours en devenir, une amoureuse souvent déçue jamais rassasiée, une intraitable pessimiste prête au combat, une putain iconoclaste au plus près de son miroir brisé.

Yves Pagès

1954-1961

Du 20 novembre au 4 décembre 1954

GRISELIDIS REAL
exposera ses
FOULARDS DE SOIE PEINTS

A L'ATELIER DE PHOTOGRAPHIE DE SUZI PILET
5, avenue du Théâtre, Lausanne

Ouverture de l'exposition: samedi 20 novembre à 15 heures Entrée libre

Née à Lausanne le 11 août 1929 de parents enseignants, Grisélidis Réal passe une partie de sa prime enfance à Alexandrie et Athènes, avant de perdre son père, le brillant helléniste Walter Réal, à l'âge de neuf ans. De retour en Suisse, avec ses deux sœurs cadettes, Corinne et Viviane, elle est élevée par sa mère, Gisèle Réal, veuve jamais remariée prodiguant à ses filles une éducation d'une grande rigidité morale, quoique attentive à toute forme d'éveil artistique. Dès l'adolescence, Grisélidis manifeste un goût prononcé pour le dessin et la littérature, comme l'atteste une ébauche de roman illustré, «Amour et Haine». Suite à l'échec final de ses études secondaires, elle intègre les Arts décoratifs de Zurich. En 1949, forte d'un diplôme de décoratrice, là voilà qui s'installe à Genève, fréquente la bohème et s'éprend d'un jeune peintre, Sylvain Schimek, épousé l'année suivante. En 1952, elle accouche d'un premier fils, Igor, naissance suivie d'une séparation avec le père (puis un divorce en 1956) et un conflit durable entre cette jeune mère sans ressources et des beaux-parents qui obtiennent la garde de l'enfant. Grisélidis Réal met bientôt à profit son talent pictural pour créer les motifs de foulards imprimés dans l'atelier de la photographe Suzi Pilet, qui est aussi l'amie d'un couple d'écrivains, Corinna S. Bille et Maurice Chappaz. En 1953, ce dernier publie Testament du Haut-Rhône, loué par la critique et couronné du prix Rambert. C'est donc avec un poète déjà reconnu, et de quinze ans son aîné, que cette jeune femme, sans profession ni publication, entame au printemps 1954 une correspondance faite d'échanges intellectuels et de confidences privées.

Genève, 20 mai 1954

Cher [Maurice] Chappaz*,

Je sais bien que toutes les apparences sont contre moi et je ne chercherai pas à m'en excuser. J'ai vécu tout ce temps plusieurs vies, et insufflé des forces à ceux qui n'en avaient plus; si j'en avais, c'était bien normal. Vous comprendrez quel sentiment de joie douloureuse on peut éprouver en apprenant qu'un être qui a voulu mourir a été rendu malgré lui à la musique, au soleil et aux arbres, et quel élan nous pousse alors à accepter la gageure, à mettre toutes nos forces, notre obstination dans cette lutte contre une défaite non réalisée.

Il me semble qu'en n'aidant pas un être sans défense, on le condamne, et les œuvres d'art qu'on peut faire alors n'ont plus de valeur humaine. Je vis maintenant avec cette jeune fille, et me réveille tous les matins en souriant parce qu'elle respire.

Vos foulards, Chappaz, viennent au monde lentement. J'ai peint avant-hier les raisins rouges, à variations foncées ou orangées, que vous vouliez. Souvent j'ai failli éclater comme le volcan parce que je voulais y travailler et je ne pouvais pas. Le fond bleu vert (réimprimé trois fois à cause des nuances) existe depuis des mois.

Je ne vais plus chez le psychologue. D'abord ça ne servait à rien et ensuite parce que je crois que le soi n'est pas si important que ce qu'on en fait. On dira qu'il faut d'abord se connaître pour pouvoir renverser les obstacles qu'on s'est fabriqués intérieurement et se les rendre conscients. J'ai trouvé qu'au moment où l'on se détourne de cette vision intérieure confuse pour essayer de démêler la confusion extérieure qui nous entoure, pris par cette nouvelle lutte où nos forces sont engagées, on peut se dépasser car on oublie de s'arrêter à ses propres limites qu'on ne voit plus d'ailleurs tant elles sont à la mesure des souffrances du monde.

Cher Chappaz, je veux vous apporter moi-même les foulards, il y a longtemps que j'aimerais aller vous voir dans votre forêt. Je vous écrirai avant un mois pour vous avertir. Je ne suis plus à Carouge mais dans la vieille ville. Et j'aurai prochainement comme atelier la chambre de Corinne [Réal]*, car elle va partir pour le midi de la France. [...]

Merci pour votre belle carte du cratère de l'Etna. C'est ainsi que nous sommes parfois : des cratères bouillonnants, trop pleins.

J'espère que vous allez bien ainsi que votre famille. Recevez mes amitiés, celles de Corinne et de tous nos amis.

Genève, 12 août [1954]

Bien chère Corinne [Réal], [...]

Je te vois là-bas dans tes pins entre le soleil et la mer, heureuse quand même maintenant que tu es avec quelqu'un que tu aimes. D'après ta lettre, je vois qu'il est peut-être marié ou du moins il y a une autre femme dans l'histoire, et c'est toi qui risques de souffrir. Ayant déjà vécu cela je peux bien te comprendre.

Il y a bien des choses dures dans la vie, quant à moi j'ai toujours réfléchi à la souffrance que je pouvais infliger aux autres et j'ai préféré souffrir moi-même plutôt que de détruire un autre bonheur – la question est de savoir si tu détruis un bonheur ou si celui que vous vivez actuellement est le seul qui compte et qui doit l'emporter.

Je ne peux que te dire que je pense bien à toi et que je suis heureuse des beaux moments que tu as – et il faut les vivre pleinement sans absolument rien regretter car ce sont aussi des œuvres d'art. En tout cas je crois que les gens sages et peureux souffrent moins que nous mais ne connaissent pas ces joies presque surnaturelles.

Je croyais que Picasso et Françoise Gillot étaient séparés?

Quant à moi ces temps je suis un peu dans le pétrin.

C'est-à-dire que ça me vient bien, car à force de faire l'idiot je me suis cassé le nez en beauté!

J'ai connu un garçon très gentil et j'en étais amoureuse sans l'aimer vraiment. Point de vue physique, cette amitié m'a enlevé tous mes complexes et j'ai enfin connu, après 3 ans de mariage malheureux et toutes les expériences tristes qui ont suivi, les séances de psychanalyse etc., ce que c'est que l'amour normal pour une femme lorsque son compagnon n'est ni brutal, ni égoïste ni ignorant. C'était très beau, très simple, comme une délivrance : deux êtres humains qui se rencontrent dans cette force de la nature.

Mais voilà, j'attends un gosse depuis un mois maintenant. [...] Mon ami (de son nom Paul Delapoterie*) est en vacances jusqu'en octobre à Arles (il veut aller te voir et même habiter à Ste-Maxime!)

Je lui écris et lui aussi, mais je ne veux plus le revoir. Il y a un abîme entre nous : éducation, culture, sensibilité; je ne supporterai pas de vivre toute une vie avec lui. Il fait de la peinture d'ailleurs et c'est courageux de sa part car il doit se débrouiller seul, ses parents adoptifs l'ont plus ou moins mis à la porte et il vit seul dans une vieille baraque assez étrange tout près de chez Monica Jacquet où était Aline.

Je veux donc quitter Genève, changer de vie, il faudra que j'aie aussi une explication avec Sylvain*. On divorcera probablement et ils garderont Igor* (il est en fait déjà à eux de par la loi puisque j'ai eu la grande sottise de le leur laisser.)

Question financière ça va être très dur, je veux essayer de m'en tirer avec des foulards, et si je peux en trouver, du travail qu'on fait chez soi, même inintéressant. Question

LETTRE À CORINNE RÉAL (1954)

logement je voudrais trouver une baraque à la campagne car j'en ai plein le dos des villes et je veux élever cette-fois l'enfant moi-même.

Je ne pense poser aux Beaux-Arts à la rentrée, car outre le grossissement on se sent mal, on risque de s'évanouir, vomir etc. J'ai en vue une roulotte formidable, à 1 200 Frs. J'ai proposé à Viviane de l'acheter et que je lui paie un loyer chaque mois jusqu'à ce qu'elle m'appartienne; je ne sais si elle voudra car elle trouvera certainement la chose déraisonnable. En ce cas je tâcherai de demander ailleurs. Sinon il faut que je loue un logement chez des gens toute ma vie, ou alors on peut trouver des cabanes à lapins pour 150 Frs, mais inhabitables. Au moins avec une roulotte on peut voyager et on est chez soi. [...]

Mais il ne faut absolument pas que je revoie Paul, car s'il s'apercevait de la chose il voudrait m'aider, venir me voir ainsi que l'enfant et ça finirait par m'énerver tellement (tu comprends, quand tu n'aimes pas vraiment quelqu'un, il te donne sur les nerfs à la longue) que je devrai me fâcher avec lui, le faire souffrir, tandis que maintenant il ne sait rien et ça n'aura été qu'une brève liaison qui finira en queue de poisson.

J'ai aussi une répugnance instinctive à le dire à Maman, je préfère lutter seule. Elle le saura sans doute plus tard, je ne veux pas qu'elle prenne les choses en main et me traite en petite fille. Voilà, pour dire vrai je ne suis pas fière de moi car j'ai agi en enfant mais je vais devenir très sérieuse. Salut, crois à mon amitié.

Mont-sur-Rolle [1955-1956]

Cher Maurice Chappaz,

Merci d'avoir envoyé une corbeille d'abricots, de ces « petits soleils » que Léonore* mange écrasés avec du sucre, et nous en gâteaux que fait Madame Yersin.

Léonore va bien, c'est une grande joie de l'avoir, la regarder grandir et s'éveiller. On tient parfois de véritables conversations. C'est pour elle qu'il faut que je me batte comme un tigre, sans faiblesses, c'est une vilaine façon que d'employer des juges, des avocats et des lois mais je veux tenir même s'ils m'écrabouillent complètement.

D'ailleurs j'ai fait un rêve qui m'a fait bien plaisir : au moment où le juge Lenoir voulait me guillotiner, il s'est écroulé en proie à une crise cardiaque, et il se roulait par terre en suffoquant !

J'espère avoir aussi Igor, avec Léonore, les deux petits lions ensemble et Sylvain devrait me donner une pension pour lui. La belle-mère est malade du cœur et on m'accuse de la faire mourir de soucis. Je sais bien que ce n'est pas vrai, que les gens s'esquintent à mourir à petit feu des soucis qu'ils se font, au lieu de vivre, et de s'aimer les uns les autres. Quant à moi je ne veux pas mourir de mes soucis et je les tuerai tous à mesure chaque jour.

Je vais rentrer à Genève et j'irai chez ces braves bonnes dames du bas de la rue Rousseau, elles dirigent une sorte d'association d'aide et de conseil aux futures mères dans deux chambres remplies de photos, de jouets et un petit chien, et je leur demanderai de m'aider à trouver un logement et du travail à la demi-journée. C'est drôle comme je me suis attachée à la ville de Genève, qui a pourtant un si sale caractère, si changeant, et à la rue Rousseau où on passe du magasin de piété par le poste de police jusqu'aux petits hôtels louches et à la permanence médicale où arrivent des blessés la nuit ; on les voit [se faire] soigner par des ombres à travers les vitres dépolies.

J'aime aussi les pigeons dans leurs trous de mur, et leur roucoulement qui résonne le matin à 6 heures. J'aime aussi les petits accordéons du soir, toujours chevrotants et qui jouent toujours la même rengaine de sorte qu'on sait, quand l'un d'eux s'arrête, dans quel café le musicien à moitié endormi dans la fumée est en train de vider son verre. C'est bizarre, à certains moments de la journée j'entends les bruits de cette rue dans ma tête comme si ma vie avait pris racine là et que les autres endroits n'étaient que des paysages. À Paris ça n'était pas la même chose, la ville était trop grande et je ne me sentais pas chez moi.

J'ai beaucoup de courage et je me réjouis avant tout de faire des foulards et des dessins, ici ça ne m'a pas été possible. Je me réjouis aussi de retrouver la paix, la solitude, et un plancher solide sous les pieds. Je me réjouis de l'automne, chaque année, c'est une fête, un cadeau de la vie.

Je vous souhaite à vous tout ce que vous aimez, recevez toutes nos amitiés.

*

16 rue de Coutance
Dimanche 27 mai 1956

Cher Maurice Chappaz,

Je vous écris devant un joli bouquet de fleurs des champs que j'ai cueillies en revenant de voir Léonore. Elle était très gaie cet après-midi, elle riait et se trémoussait sur mes genoux et nous avons fait des tours, elle en marchant tenue des deux mains. [...]

Je suis bien heureuse d'avoir quitté le bar, j'y ai tenu un mois, c'était infernal et assez étrange, un monde totalement artificiel, attachant quand même mais je ne voudrais jamais y participer pour de vrai et ne le pourrais pas.

Maintenant j'ai deux travaux : le matin je fais la cuisine et un peu le ménage chez des princesses polonaises, mesdemoiselles de Jundzill et de Romer. Elles ne sont plus toutes jeunes, la plus âgée, dénommée « tante Yaya », a 85 ans et reste toujours couchée, en compagnie d'une petite chienne basset qu'elle vouvoie. Le plus drôle est que je n'ai jamais appris à faire la cuisine dans ma vie, je dois faire des poulets, des rôtis et ça réussit toujours par miracle. Elles me paient quelque chose et me donnent à manger. Chez elles, c'est tout plein de vieilles choses, des photos de princesses en longues robes et d'hommes un peu austères, à barbe mais à l'air doux. Elles ont une nièce qui s'est sauvée de chez les communistes et écrit des poèmes ; elle a dit qu'elle m'en montrerait.

REMERCIEMENTS

Ce livre n'aurait pu exister sans la collaboration active de Igor Schimek et la généreuse confiance de ses frères et sœur, Boris, Aurélien et Léonore.

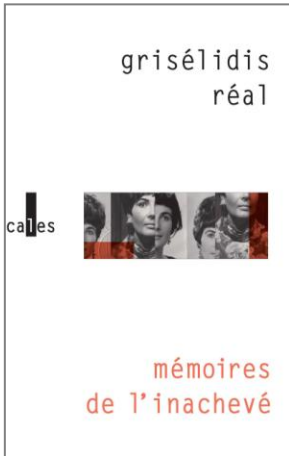
Toute notre gratitude à Jean-Luc Hennig pour ses conseils éclairants, à Marie-Ève de Grave pour ses recherches enthousiastes, ainsi qu'à Marina Corvillo, Sacha Garel, Giorgia Castagnoli, Étáinn Zwer et Joachim Schnerf pour leur collaboration minutieuse.

Nous remercions en outre les destinataires des lettres ici reproduites, ainsi que leurs ayants droit, pour leur aimable autorisation : Jeannine Balland, Fabrice & Julien Beutler, Achille Chappaz & Pierre Starobinski, Bertil Galland, Claire-Lise Moriaud Noverraz, Suzi Pilet, Jacques Dominique Rouiller, Tania Tornay, Jacques Vallet.

Nous remercions enfin Sylvain Frei et Delphine Sordat Fornerod qui nous ont donné accès au fonds Suzi Pilet du Centre de recherche sur les lettres romandes (CRLR) [www.unil.ch/crlr] ;

Barbara Roth de la Bibliothèque de Genève (BGE) qui nous a donné accès au fonds Henri Noverraz [non catalogué, 2004/42, correspondance] & au fonds Claude Aubert [ms. fr. 6081, f. 156 ss] ;

et tout particulièrement Céline Cerny ainsi qu'Anne-Frédérique Schlápfer qui nous ont donné accès au fonds Grisélidis Réal, Archives littéraires suisses, Bibliothèque nationale suisse, Berne, au fonds Maurice Chappaz, Archives littéraires suisses, Bibliothèque nationale suisse, Berne, & au fonds Bertil Galland, Archives littéraires suisses, Bibliothèque nationale suisse, Berne.



Mémoires de l'inachevé (1954-1993) Grisélidis Réal

Cette édition électronique du livre
Mémoires de l'inachevé (1954-1993) de Grisélidis Réal
a été réalisée le 24 octobre 2011
par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135394 - Numéro d'édition : 185660).

Code Sodis : N50345 - ISBN : 9782072453229

Numéro d'édition : 233062.